

graine féconde, des soins actifs ont suffi à produire cette puissante végétation. Eh bien, le socialisme contemporain a trouvé un terrain social extrêmement favorable ; dans ce terrain, il a déposé un germe de doctrine fécond, puis une organisation souple et forte, une propagande habile et énergique, une tactique à la fois audacieuse et prudente ont fait éclore et développer le grand arbre dont la tête jette un défi au ciel, dont le feuillage épais menace d'intercepter l'air et la lumière dans notre chère France.

Et d'abord, dans quel milieu social, politique et intellectuel est jetée la semence du socialisme ?

La Révolution, en détruisant brusquement les principaux organes de la vieille Société française, la noblesse, les corporations, le clergé, a, du même coup, diminué l'esprit religieux des populations, amoindri le respect de l'autorité, relâché les liens sacrés de la famille. Comme le remarque Mme de Staël : « La lutte de la licence la plus effrénée contre toute autorité divine et humaine a marqué de son sceau la période révolutionnaire qui commence à la fin du dernier siècle et a été la source empoisonnée de nos misères religieuses, politiques et sociales ». Arrachées violemment aux cadres d'une organisation séculaire, privées de leurs guides et de leurs conseillers naturels, réduites à l'état de masse sans consistance et sans force, les populations ouvrières n'étaient-elles pas disposées à prêter l'oreille aux déclamations des agitateurs et à se laisser séduire par leurs promesses trompeuses ?

Aussi bien la misère est mauvaise conseillère, et grande était la misère des travailleurs pendant le premier quart de ce siècle. Le régime de la liberté absolue du travail dans lequel le patron peut imposer à son gré, sans contrôle, les conditions de salaire et de travail coïncida avec l'avènement de la grande industrie. La machine à vapeur et l'usine remplacent brusquement le métier à la main, l'atelier familial et la petite industrie. Des milliers de travailleurs, se trouvant inoccupés, se pressent en foule aux portes des usines, demandant du travail à n'importe quel prix. Devant cet afflux de main d'œuvre, les salaires baissent et descendent au taux de famine, les femmes et les enfants sont pris par l'usine, la famille est désagrégée, dispersée aux quatre vents du ciel, les campagnes se dépeuplent, l'agglomération pleine de dangers et de corruption des grandes villes augmente sans interruption. D'ailleurs, pour tenir tête à la concurrence, il faut produire beaucoup, produire vite et à bon marché, et dans cette lutte sauvage on en arrive parfois à ne plus distinguer nettement entre l'outillage d'acier et l'outillage vivant, l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Telle est la douloureuse histoire de la grande industrie dans ce qu'on a appelé la période chaotique de l'industrie moderne. Lisez les travaux de Léon Faucher, de Jules Simon, de Villeneuve-Bargemont, de K. Marx, les enquêtes du Parlement anglais, et vous verrez que ce tableau n'est pas exagéré.

Un des résultats de la transformation de l'industrie moderne, c'est d'enlever à l'ouvrier les instruments de travail. Dans la grande industrie, les machines, les immeubles, le fonds de roulement appartiennent à l'employeur, l'ouvrier n'apporte que sa